Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 15 (1882)

Artikel: Rien de nouveau sous le soleil!

Autor: Gretillat

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379313

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL!

Je l'avais oublié une fois, et l'expiation fut aussi prompte que complète. A peine avais-je eu le temps de jouir de ma gloire d'inventeur, que mon ami, M. François Næf, me révélait une partie de la triste vérité, savoir que le « Nouvel essai d'interprétation de l'oracle d'Emmanuel » se trouvait déjà tel quel dans Saurin. Et voici mon cher collègue, M. Georges Godet, qui dans le numéro précédent de cette revue, m'achève à coup d'in-folios. M. Godet nous apprend que Vitringa, plus de cent ans avant ma naissance, m'avait déjà *refuté*, mais là, de haut et de la belle façon, dans la personne des infortunés Tremellius et Usserius. Ecoutons Vitringa : *Ægre vidi Tremellio id in mentem venisse..... sed majore cum admiratione potuisse id placere Usserio.....* Etre enveloppé dans un même anathème avec Tremellius et Usserius, voilà de quoi faire réfléchir, et l'amour paternel (c'est l'amour-propre d'auteur que je veux dire) n'a plus qu'à se bien tenir dans un cas pareil, sauf peut-être à nous consoler dans la compagnie de Saurin, de M. Næf (qui est de l'avis de Saurin) et de M. d'Orelli.

Disons tout de suite que si mon *Nouvel essai* devait être jugé non recevable, nul plus que mon critique n'avait le droit de me le dire « franchement. » Outre que M. Godet est fils de son père, il fut le premier collaborateur, pour Esaïe, du Comité de la Bible annotée ; c'est lui qui, comme tel, s'est chargé de fouiller le terrain dans tous les sens, d'explorer toutes les veines ignorées, d'amener tous les matériaux sur les lieux, et de faire la première construction. Pendant une année entière, M. Godet déploya au service de l'entreprise une *furia*, une puissance de travail renouvelées des Bénédictins, et dont les

lecteurs présents et futurs d'Esaïe dans la Bible annotée ne lui sauront jamais assez de gré. Les choses en vinrent au point où, voyant notre collaborateur changer les nuits en jours et les jours en travail forcé, nous dîmes à notre président aussi inquiet que nous : Mais vous allez poser les fondements de la Bible annotée sur votre fils aîné ! (Comp. 1 Rois XVI, 34.)

M. Godet ne m'en voudra donc pas de lui faire tout de suite une chicane sans conséquence, en le rendant en partie responsable de ma naïveté d'inventeur prévenu. Car le jour où je lui communiquai pour la première fois *mon idée*, il se déclara incompétent en présence d'une interprétation qu'il n'avait jusqu'alors rencontrée nulle part; et je me disais non sans me rengorger quelque peu : Si ton idée est nouvelle pour M. Godet, il faut bien qu'elle soit nouvelle sous le soleil !

J'avais annoncé, car je prévoyais l'événement, que « l'extrême simplicité » de l'explication proposée, effaroucherait à priori la critique, et j'avais redoublé de précautions oratoires, de *captationes benevolentiæ* auprès de mes futurs juges, les lecteurs de la Revue. Je n'annonçais qu'un *essai*, qui ne serait *ni meilleur ni pire* que tout autre, et encore après deux ans et demi comptés d'attente, d'hésitations et de réflexions. Ni cette attitude modeste et timide, ni ce ton réservé et insinuant, rien de tout cela n'a désarmé M. Godet, qui déclare dès l'entrée « tenir l'explication de M. Gretillat pour pire que toutes les autres, » même que la sienne.

Voyons d'abord la traduction de Haalma que nous avons adoptée : « *Voici la fille est enceinte,* » de préférence à la version de la Bible annotée : « la *jeune* fille. » M. Godet préfère cette dernière qui est, selon lui, « à la fois moins vulgaire et plus strictement fidèle au sens du mot, » attendu que « l'idée de jeunesse et de fraîcheur semble essentielle à la notion qu'il exprime. »

Mais la question n'est peut-être pas de savoir si la jeunesse et la fraîcheur sont des avantages dignes d'envie, mais si ces jolies choses sont dans le mot hébreu : Alma.

Or j'ouvre le dictionnaire de Gesenius revisé par Muhlau, édition 1878 (car je suis tout le contraire d'un hébraïsant), et

j'y vois que עלם racine de עלמה signifie : « *stark, voll, mannbar, geschlechtsreif sein,* vom Jünglinge, von der Jungfrau, auch von Thieren ».

Vulgaire ou non, la traduction : *la fille*, paraît donc *plus strictement fidèle au sens du mot* que celle préférée par M. Godet, laquelle ajoute à la personne un qualificatif qui lui semble étranger.

Disons en passant que nos catégories d'expressions nobles ou vulgaires, transportées dans ces littératures primitives, encore toutes vives et voisines de la nature, me font l'effet de purs anachronismes, issus de notre rhétorique de salons. Lorsque Homère, voulant représenter Ulysse agité de pensées diverses, le compara à un rôti tournant à la broche, il fut très vulgaire, et il ne s'en est jamais repenti.

Que mon critique me passe à mon tour ma franchise ; mais la réfutation qu'il a faite de l'interprétation de Haalma, commune, à ce qu'il m'apprend, à M. d'Orelli et à moi, m'a paru insuffisante, malgré deux citations de savants allemands.

Eh ! que me fait à moi la remarque de Delitzsch, que le mot *alma*, pris ainsi au sens figuré, ne se rencontre nulle part ailleurs ? Voilà bien le procédé de la critique allemande moderne qui voudrait toujours que tout fût dans tout ; et nous faudra-t-il encore transporter la statistique dans l'exégèse du prophète Esaïe ! Le mot *alma* ne se trouve que dans six passages de l'Ancien Testament ; pourquoi faut-il à l'évidence d'un sens qu'un mot se rencontre plusieurs fois dans le même cas et chez le même auteur ? N'est-ce pas le propre de tous les grands écrivains de ne dire qu'une fois la même chose, et le propre des mauvais de répéter ce qu'ils ont une fois bien dit jusqu'à ce qu'ils l'aient mal dit ? Bossuet n'a dit qu'une fois : « Versez des larmes avec des prières ! » Pascal n'a appelé qu'une fois l'homme *un roseau pensant* ; Esaïe n'a écrit qu'une fois, parlant de Sion : הנה העלמה הרה.

Et voilà que M. Godet me fournit lui-même une analogie à laquelle je ne pensais pas ! c'est le texte Esa. XXXVII, 22, où le prophète appelle Sion : Bethoulath-Bath-Zion.

Je ne trouve pas très victorieuse la manière de *réfuter* une

opinion, qui consiste à y opposer des fins de non-recevoir, puisées exclusivement dans sa propre subjectivité. Que mon contradicteur s'appelle A ou Z, je crois que j'ai le droit de ne pas le tenir quitte pour si peu.

Nous nous étions représenté le prophète Esaïe, accompagné de son fils en bas âge, Schearіaschoub, rencontrant près du *grand chemin du champ du foulon* le roi Achaz, auquel il commence par annoncer une grande délivrance; puis en réponse aux déclinatoires hypocrites de ce roi idolâtre, qui ne veut rien recevoir du vrai Dieu, lui jetant à la face une promesse enveloppée d'une sentence, la sentence pour lui et la promesse pour les fidèles. Et afin de montrer à son interlocuteur l'imminence des jugements de Dieu, le prophète Esaïe indique du doigt au roi Achaz cet enfant qui est à ses côtés et dont les différents âges donneront sous peu la mesure des vicissitudes prochaines d'Israël : délivrances éphémères et jugements prolongés qui doivent précéder l'avènement du Messie. Se représenter cette scène telle que je viens de l'esquisser, sans se dissimuler les brusqueries de langage ni certaines incohérences intentionnelles dans la suite des idées, me paraissait rester dans les analogies humaines. Eh bien ! voilà l'hypothèse qui excite les compassions toutes prime-sautières de mon critique ; et lorsque, à cent cinquante ans de distance, des interprètes se rencontrent jusque sur le geste, « indispensable, paraît-il, » à la dite hypothèse, M. Godet trouve ces gens-là tout à fait originaux.

« Mais, me réplique-t-on (pag. 498), la distinction du *ben* et du *nahar* (vers. 16) est rendue insoutenable par l'identité des expressions employées dans les vers. 15 et 16, qui exclut absolument l'idée d'un changement de sujet d'un verset à l'autre... Tous les gestes imaginables ne feront pas que l'identité des expressions ne prouve irrésistiblement l'identité du sujet dans les deux phrases. »

Voilà bien des *absoluités* en quatre lignes : *insoutenables... exclut... absolument... irrésistiblement ;* mais mon critique a raison de dire que *tous les gestes imaginables* ne valent pas une réfutation en bonne forme.

Il est clair que si j'eusse été chargé d'amender le texte au

gré de M. Godet et au mien, je n'aurais pas manqué de transporter le *nahar* du vers. 16 au commencement du 15, le *car* du vers. 16 au commencement du vers. 17, d'indiquer de plus un geste significatif au bon endroit, et nous aurions une *crux interpretum* de moins. J'ai résisté à la tentation, et l'on oublie de m'en savoir gré : « Si l'on veut distinguer deux sujets, la seule place où la transition de l'un à l'autre serait possible, est avant le vers. 15 et non avant le 16. Je ne comprends pas que M. Gretillat ne l'ait pas vu. »

Au risque de me faire classer pour de bon parmi les incurables, j'oserai soutenir que la répétition d'une expression comme *rejeter le mal et choisir le bien*, dans les vers. 15 et 16, loin d'exclure l'interprétation qui veut distinguer les deux sujets *ben* (vers. 14) et *nahar* (vers. 16), y est au contraire favorable, et que nous faisons disparaître une certaine pesanteur de langage, qui résulterait de la succession de deux propositions identiques se rapportant au même personnage.

Emmanuel naîtra (vers. 14) et grandira (vers. 15) dans un temps de désolation, jusqu'à l'âge de distinguer le bien et le mal (supposons l'âge de douze ans); *car* avant que Schearia-schoub ici présent ait atteint lui-même l'âge de distinguer le bien et le mal, vous verrez une première délivrance (*mais* éphémère, vers. 16), qui sera suivie de calamités plus redoutables et prolongées (vers. 17 et suiv. ; VIII, 8).

Ainsi les différentes étapes de l'existence du contemporain Schearia-schoub et du futur Emmanuel devaient donner à la fois la mesure et la contre-partie les unes des autres : l'*enfant* contemporain verra d'abord une délivrance, promptement suivie de la calamité ; tandis que le *fils* de l'avenir verra d'abord la fin de la calamité, mais pour apporter avec lui et en lui-même la délivrance finale.

Et je remarque que le nom de *Schearia-schoub* répond à la double intention de l'oracle tout entier, où devaient se combiner et se confondre la note comminatoire à l'adresse d'Achaz et du peuple charnel, et la note paraclétique destinée au *reste fidèle* d'Israël. Un reste reviendra, mais ce ne sera qu'un reste !

De là le כי du vers. 16 qui, se rattachant au vers. 15 (calamité), porte, selon nous, non pas sur la délivrance éphémère annoncée vers. 16, et qui ne sera qu'un arrêt dans la ruine, mais sur le tableau tout entier des calamités qui se dérouleront sans autre interruption (17-25), jusqu'à l'époque de l'avènement d'Emmanuel (vers. 14, 15).

Mettons que cette explication est en effet « un peu compliquée, » elle ne saurait l'être plus que celle donnée dans la note, pag. 497. Voiture écrivait un jour à une dame : « Le grand *car* est mort, » et je voudrais dire à M. Godet : Votre *car* (pag. 497) n'est pas clair.

M. Godet qui a commencé par déclarer notre explication « malheureuse, pire que toute autre » (pag. 492), « insoutenable » (pag. 498), « la moins admissible de toutes » (pag. 499), est redevenu en finissant, alors que nous attendions la sienne, presque aussi modeste et réservé que nous le fûmes nous-même. Affirmatif seulement dans la négation, mon critique réserve pour ses conclusions toutes ses expressions dubitatives, comme s'il eût appris en exposant le système de Descartes (ce qu'il fait depuis dix ans avec une grande distinction) à partir de la certitude pour aboutir au doute !

S'agit-il du sens vrai de Alma : « Je ne suis pas encore pleinement convaincu... Des interprètes voient plutôt en elle la mère du Messie... Rien ne prouve enfin que la prophétie de Michée soit antérieure à celle d'Esaïe... C'est plutôt celle d'Esaïe qui a servi de type à l'oracle de Michée... »

S'agit-il du sens d'Emmanuel : « Je ne réussis pas à concilier ces deux thèses d'une manière qui me satisfasse complètement... toutefois quand je songe à ce qu'ont d'énigmatique et d'imprévu tant d'autres visions d'Esaïe... je pressens la solution dont la formule définitive m'échappe...

» Est-ce donc impossible que le grand esprit d'Esaïe, ravi en extase, dans cette occasion solennelle entre toutes, avec une vivacité exceptionnelle, ait contemplé Emmanuel aussi réellement vivant pour lui que si des hauteurs sublimes de l'avenir il fût descendu dans le triste présent pour en éclairer les obscurités, qu'il l'aît vu naissant, grandissant, régnant, et

qu'embrassant du regard, plus encore que de la pensée, les phases de la vie de cet enfant miracle, il l'ait assez identifié avec le peuple qu'il devait sauver pour dépeindre en sa personne les humiliations et les gloires de ce peuple, et pour marquer, par les diverses périodes de son existance, les péripéties de délivrance et de jugement par lesquelles Israël devait passer encore? »

Je ne me sens pas plus satisfait que M. Godet, et je m'étonne que, se refusant à « imaginer » un geste entre les vers. 15 et 16, lequel, historique ou non, n'eût en tout cas pas été noté dans le texte, il consente à sous-entendre entre les vers. 13 et 14 une extase qui se passerait en pleine rue de Jérusalem, au milieu d'un dialogue avec le roi Achaz; et de même que je vois les Alpes se rapprocher de moi à la veille d'un jour de pluie, l'effet de cette extase serait, si j'ai bien entendu la citation ci-dessus, de faire voir au prophète l'avenir le plus lointain juxtaposé au présent immédiat, et de réduire les longues phases de l'avenir aux proportions des visions qui se succèdent dans sa pensée.

Mais supposé qu'une extase fût admissible dans ces conditions, je dis que l'époque d'Esaïe n'offrait aucun substratum historique à une semblable intuition; et que s'il s'agit d'une naissance idéale du Messie, il eût fallu la faire remonter à David, à Juda, à Abraham, que dis-je, à la première promesse. Pour la naissance idéale du Messie, nous sommes trop tard; pour sa naissance réelle, nous sommes trop tôt, et ces deux excès ne sauraient se compenser en s'entrecroisant dans une sphère idéale.

Peut-être quelqu'un s'est-il demandé, au terme de nos discussions, ce qu'il peut bien rester d'un texte traité de cette façon, pour le cœur et la vie? Nous ne saurions partager ces scrupules, et s'il m'est permis d'alléguer ici ma propre expérience, le passage qui m'édifiera le mieux sera toujours le texte le mieux élucidé pour mon esprit. L'exégèse n'est point l'ennemie de l'édification; elle la porte et la féconde au contraire; et c'est la lecture fugitive d'un chapitre ou d'un livre de l'Ecriture qui nous habitue à la voir sans la sonder, à l'écouter sans

l'entendre. Le miel découlant de la roche ne saurait être recueilli qu'après maint saut périlleux, peut-être après quelques écorchures, et quant à moi, sans réclamer des remerciements de la part de personne, j'en adresse de sincères à M. G. Godet. Je me convaincs toujours mieux que, dans un temps comme le nôtre, on lit beaucoup, qu'on est très peu lu, et que celui qui prend la peine de vous lire, a droit de votre part à un bon cierge ; à deux s'il vous critique, et à un troisième si l'objet de sa critique était un article de théologie.

GRETILLAT.